



45^e édition

EL CONDE DE TORREFIEL

La posibilidad que desaparece frente al paisaje

Centre Pompidou – 3 au 5 novembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

EL CONDE DE TORREFIEL

La posibilidad que desaparece frente al paisaje
45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Mercredi 2 novembre 2016

RFI en Español- 13h30

Invitée : Tanya Beyeler, codirectrice du collectif El Conde de Torrefiel
<https://www.facebook.com/rfienespanol/videos/10157703340820066/>

PRESSE

5 ARTICLES

Institut Ramon Llull.cat – Samedi 5 novembre 2016

Théâtre Actu.com – Dimanche 6 novembre 2016

Toute la culture.com – Mardi 8 novembre 2016

Théâtral Magazine – Novembre / Décembre 2016

Mouvement n°86 – Novembre / Décembre 2016

El Conde de Torrefiel au Festival d'Automne à Paris

Après avoir présenté *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* en première en France au festival Actoral de Marseille en octobre, la compagnie catalane amène la pièce au Festival d'Automne à Paris du 3 au 5 novembre au Centre Pompidou.



Depuis 2010, El Conde de Torrefiel agite les scènes de la péninsule ibérique avec des spectacles décapants orchestrés par les deux fondateurs de cette jeune compagnie : Pablo Gisbert et Tanya Beyeler. Adeptes de l'hybridation des genres et des formes de représentation du réel – théâtre, danse, musique, vidéo, narration –, El Conde de Torrefiel franchit avec *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* une nouvelle étape, plus proche de l'abstraction : images, corps et texte semblent ne plus se répondre, mais leur confrontation finit par être lourde de sens. Le spectacle propose un tour d'Europe en dix villes choisies en fonction de l'imaginaire qu'elles sont susceptibles de véhiculer : Madrid, Berlin, Marseille, Lisbonne, Kiev, Bruxelles, Thessalonique, Varsovie, Lanzarote et Florence. Quatre interprètes et une voix off viennent peupler ces dix paysages, multipliant les points de vue sur l'Europe d'aujourd'hui et l'histoire dont elle est chargée. Il se dessine une ligne horizontale entre la carte et le territoire, qui révèle la barbarie enfouie sous la beauté et la quiétude visibles à l'œil nu, qui dit l'extrême passivité occultée par la vaine activité de nos vies quotidiennes. Qu'ils soient attribués à des anonymes ou à des intellectuels et artistes célèbres considérés comme « fétiches culturels » (Michel Houellebecq, Paul B. Preciado, Spencer Tunick, Zygmunt Bauman, entre autres), les mots donnés à lire ou à entendre nous invitent alors à questionner notre propre regard.

Du 3 au 5 novembre au Centre Pompidou

Institut Ramon Llull.cat – Samedi 5 novembre 2016
(Suite de l'article)

[La possibilité qui disparaît face au paysage]

Idée et création, **El Conde de Torrefiel**, en collaboration avec les performers

Mise en scène et dramaturgie, **Tanya Beyeler et Pablo Gisbert**

Texte, **Pablo Gisbert**

Avec **Tirso Orive Liarte, Nicolás Carbajal Cerchi, David Mallols, Albert**

Pérez Hidalgo

Conseil dramaturgique, **Roberto Fratini**

Conception lumières, **Octavio Más**

Scénographie, **Jorge Salcedo**

Conception sonore, **Adolfo García**

Musique, **Rebecca Praga**

Chorégraphie, **Amaranta Velarde**

Images, **Ainara Pardal**

Traduction en français, **Marion Cousin**

Coproduction Festival TNT de Terrassa ; Graner Espai de creació de Barcelona ; El lugar sin límites/Teatro Pradillo/CDN Madrid // Coréalisation Les Spectacles vivants – Centre Pompidou (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de Programa IBERESCENA, La Fundación de Bilbao, ICEC – Generalitat de Catalunya, INAEM – Minsiterio de Cultura de España et Institut Ramon Llull.

Spectacle créé le 18 juin 2015 au CDN de Madrid

Festival d'Automne à Paris – 45^e édition

Centre Pompidou

Place Georges Pompidou – 75004 Paris

Métro : Rambuteau, Hôtel de Ville

RER: Châtelet-Les Halles

Entrée par la Piazza – niveau -1

Information : 01 44 78 12 33

Jeu. 3 au sam. 5 novembre

Jeu. et ven. 20h30, sam. 17h et 20h30

14€ et 18€ / Abonnement 14€

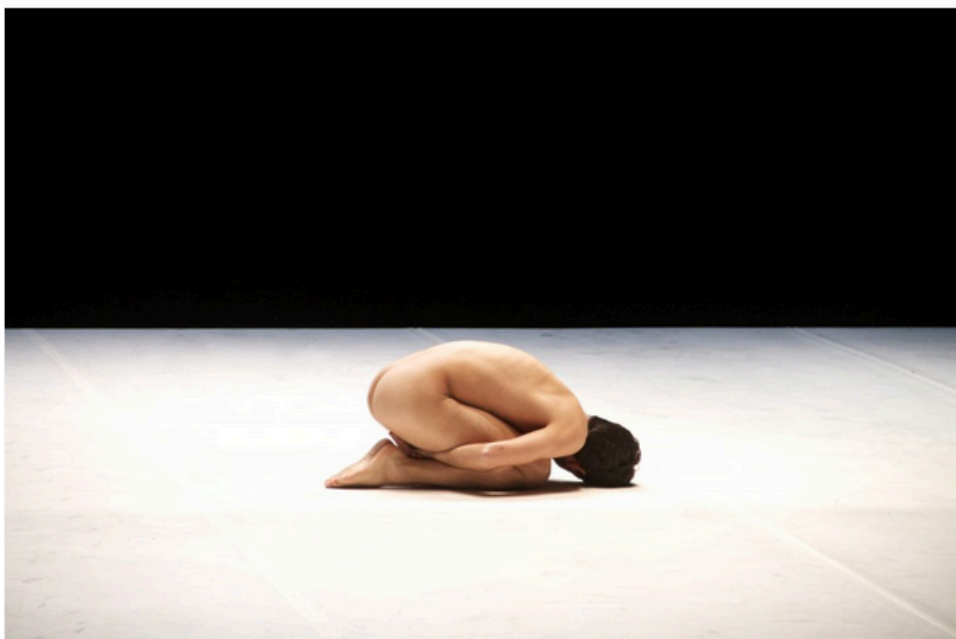
Durée : 1h20 – Spectacle en espagnol surtitré en français

« La posibilidad que desaparece frente al paisaje » [La possibilité qui disparaît face au paysage], idée et création El Conde de Torrefiel au Centre Pompidou dans le cadre du festival d'automne

Article de Julie Lossec

Contemplation : entre vide et profusion

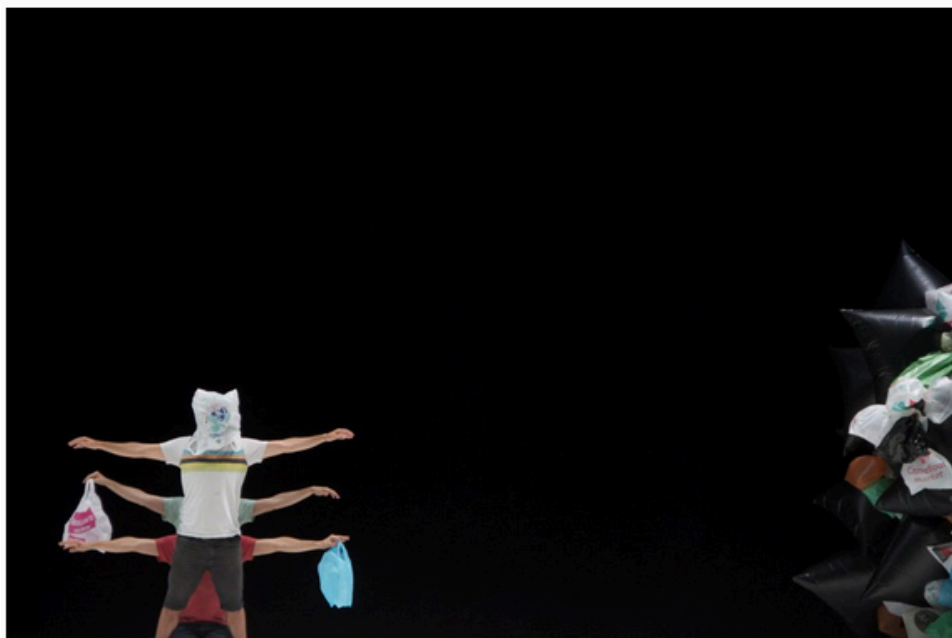
À travers un tour d'Europe, la compagnie El Conde de Torrefiel invite à stopper l'espace d'un instant le tourbillon de nos vies pour réfléchir sur le monde d'aujourd'hui, s'attarder sur l'envers du paysage. Cette méditation anthropologique prônant un retour à la nature se présente sous la forme d'une suite de tableaux, qui offrent à voir les expériences vécues par des individus anonymes à différents points du vieux continent. S'ajoute, en parallèle de ces scènes, un récit en voix off dans lequel la troupe convoque fictivement des figures intellectuelles contemporaines qui ont inspiré sa démarche. Ainsi Michel Houellebecq, installé dans un hôtel à Marseille avec une prostituée marocaine dénonce l'imposture de l'art : « l'ibuprofène du peuple ». Zygmunt Bauman, à Varsovie, revendique son droit à l'ennui et la réflexion en réaction à l'omniprésence de l'économie qui, sans cesse, propose du divertissement. Depuis Florence, Blixa Bargeld compare la frustration produite par l'information totale à la sensation d'une boule de viande coincée dans la gorge.



Dans cette création engagée, la compagnie espagnole pointe du doigt la façon dont l'homme dévoie la nature et sa nature, happé par la société de consommation dans laquelle l'individualisme est roi.

Le décor est minimaliste. Sur un sol blanc baigné par une puissante lumière, tel un laboratoire, quatre hommes évoluent, le regard volontairement inexpressif, et se fondent dans les situations vécues par des individus simultanément dans dix grandes villes d'Europe. À Berlin, Spencer Tunick photographie 5000 personnes nues devant le Mémorial de la Shoah pour le 70ème anniversaire de l'Holocauste. À Bruxelles, une pièce de théâtre frôlant l'absurde met en scène un public qui reçoit en direct ses instructions de jeu dans des casques individuels. Des chômeurs installent à Thessalonique, le regard vide, une aire de jeux multicolore pour enfants. Un secteur dans lequel ils ont choisi d'investir pour la seule raison qu'il ne connaîtra pas la crise.

Les différentes scènes provoquent volontairement le malaise en questionnant notre mode de vie actuel. Jusqu'à mener à l'angoisse, à Kiev, lorsqu'un individu fait retentir un gong posé au centre de la salle pour faire trembler les murs, vibrer les sièges, en rappel à la fatale destinée de l'être humain. Sur scène, seuls quelques objets accompagnent les comédiens. Une montagne de sacs plastiques semblables à des ballons, un château gonflable aux couleurs vives, presque artificielles accroissent l'atmosphère anxiogène.



Au final, on peut regretter que les multiples pistes de réflexions explorées rendent le message de la pièce confus. De plus, l'atmosphère des différentes villes traversées n'est pas toujours bien retranscrite. En dépit de cela, les tableaux s'enchaînent parfaitement. Les comédiens, comme déshumanisés, défendent parfaitement leur proposition. Le texte est percutant, souvent criant de vérité. L'objectif de faire réfléchir le spectateur est atteint.

[La possibilité qui disparaît face au paysage]

Idée et création, El Conde de Torrefiel, en collaboration avec les performers

Mise en scène et dramaturgie, Tanya Beyeler et Pablo Gisbert

Texte, Pablo Gisbert

Avec Tirso Orive Liarte, Nicolás Carbajal Cerchi, David Mallols, Albert Pérez Hidalgo

Conseil dramaturgique, Roberto Fratini

Conception lumières, Octavio Más

Scénographie, Jorge Salcedo

Conception sonore, Adolfo García

Musique, Rebecca Praga

Chorégraphie, Amaranta Velarde

Images, Ainara Pardal

Traduction en français, Marion Cousin

Du 3 au 5 novembre 2016

Centre Pompidou

Place Georges-Pompidou

75004 Paris

<https://www.centrepompidou.fr/> 

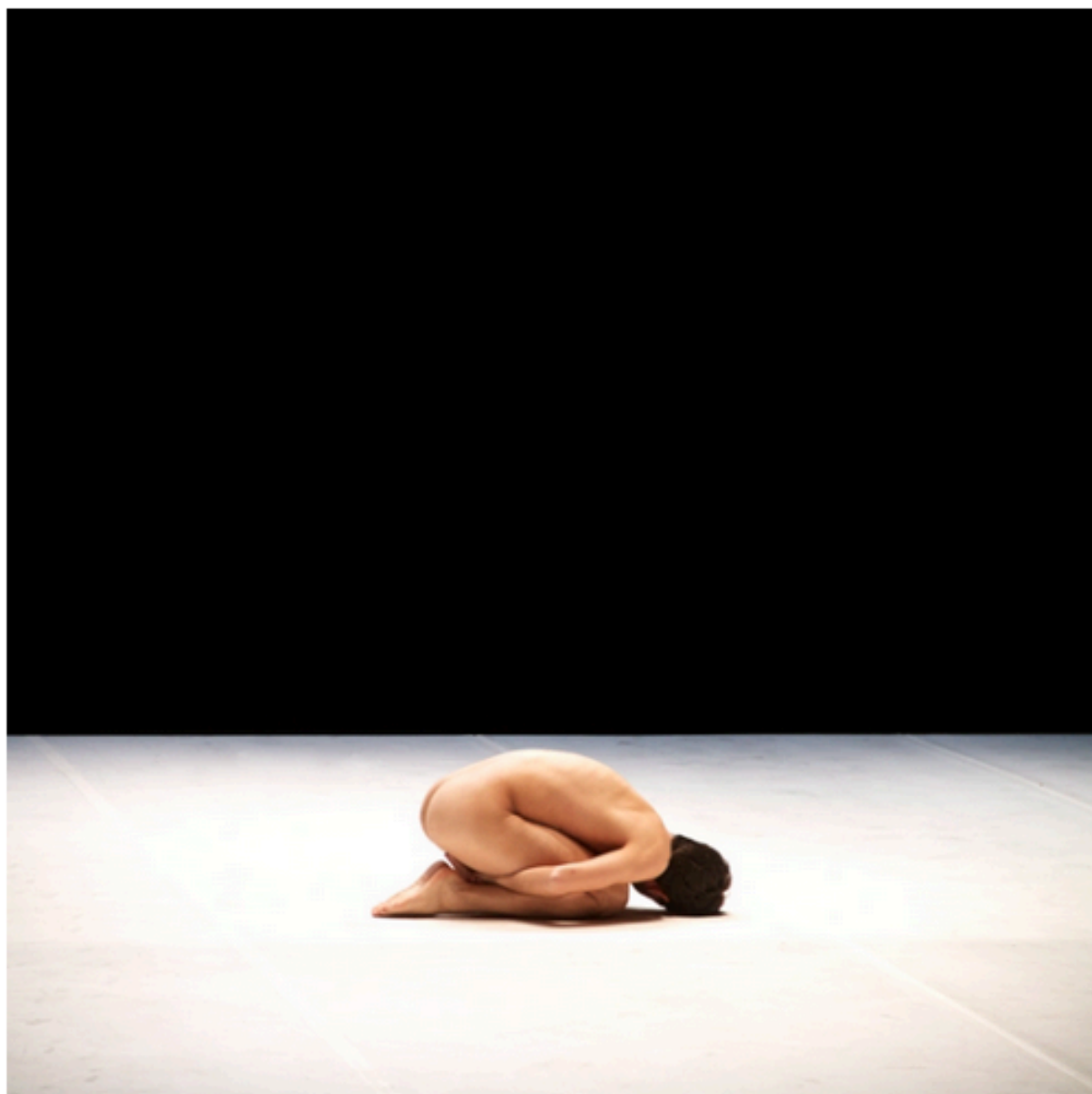
Spectacles / Performance / [Festival d'Automne] El Conde de Torrefiel, l'art de narrer les possibles

[FESTIVAL D'AUTOMNE] EL CONDE DE TORREFIEL, L'ART DE NARRER LES POSSIBLES

8 novembre 2016 Par [Araso](#) | 0 commentaires

De passage à Paris, le collectif déjanté El Conde de Torrefiel posait les valises de son dernier spectacle «La posibilidad que desaparece frente al paisaje» à [Beaubourg](#) du 3 au 5 Novembre dernier, avec le [Festival d'Automne à Paris](#). On y voit des hommes nus, on écoute la voix de Tanya Beyeler et on jubile.

Note de la rédaction : ★★★★★



On ne peut pas réellement classer le collectif espagnol El Conde de Torrefiel. «*Expérimental*» laisserait un goût d'inachevé. «*Théâtral*» ne leur rendrait pas justice. conteurs, à la rigueur. En dix destinations, le groupe fait un tour d'horizon du monde et rumine les évolutions du monde au travers du regard de figure de proue du monde de la culture. Leur choix s'arrête tour à tour sur Michel Houellebecq, Paul B. Preciado, Spencer Tunick, Zygmunt Bauman, dont le point de vue est rapporté en espagnol par la voix OFF de Tanya Beyeler ou inscrit à l'écran en français.

L'atmosphère trahit un fétiche pour Michel Houellebecq et *La possibilité d'une île*. Mais quelle île? Une île où des hommes nus posent pour le photographe Spencer Tunick et son énorme projet « Participant » qui s'arrête un instant devant le mémorial de la Shoah à Berlin pour rendre hommage aux charniers. Une île où des hommes toujours aussi nus exhibent leurs pénis aux couleurs de Google dans une performance pour millionnaires blasés à Bruxelles, où Michel Houellebecq paie une prostituée marocaine pour lui raconter sa vision du monde allongé dans une chambre à Marseille, où la foule de Lisbonne se soulève contre la consommation de masse en déambulant au supermarché la tête enfouie dans des sacs plastiques.

A chaque destination, l'effet de surprise est là. Durant la petite heure et vingt minutes que dure la performance, les éléments les plus improbables apparaissent comme par enchantement sur le plateau de Beaubourg, qui n'a jamais semblé si grand. La liste est incomplète et l'ordre pas forcément respecté, mais participent au défilé: un château gonflable, monté puis démonté sous les yeux du public, un caddy rempli jusqu'au plafond de ballons gavés d'hélium, qui traverse tranquillement le plateau, mu par une énergie invisible, un jardin tropical plus vrai que nature, un gong. Sans oublier les quatre interprètes masculins, aussi muets que dévêtus, incroyablement généreux et redoutablement convaincants dans l'exercice difficile du rôle dans parole.

Comme nous l'explique dans la brochure du spectacle Pablo Gisbert, cofondateur avec Tanya Beyeler, dans le processus créatif d'El Conde de Torrefiel «*Le texte arrive toujours en dernier*». Chaque projet commence avec «*Une chorégraphie, une dynamique, une composition de mouvements dans l'espace (...) la couleur du spectacle. Nous ne livrons pas un texte à des acteurs*». Et c'est d'ailleurs assez surprenant, tant le texte *in fine* est bien écrit, tant les mots sont justes, le phrasé assassin «*La dégénération vient toujours d'en haut*». Plus le sujet est grave, plus le ton est à l'extrême opposé, plus c'est bon. Les dents grincent et on rit de tout, sans même s'en apercevoir.

Visuel © Ainara Pardal

El Conde de Torrefiel

La posibilidad que desaparece frente al paisaje

Au Centre Pompidou du 3 au 5 novembre 2016

Avec le Festival d'Automne à Paris

à partir du

3

Nov.

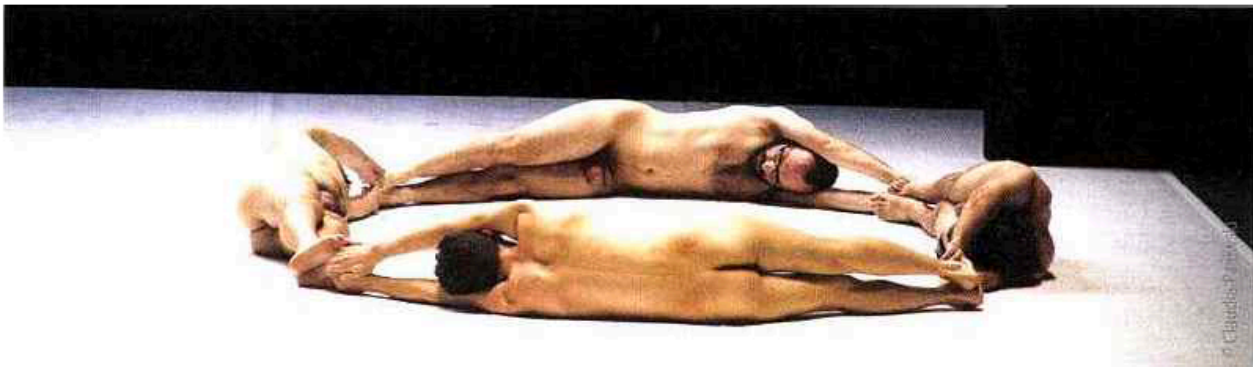
LA POSIBILIDAD QUE DESAPARECE FRENTE AL PAISAJE

Centre Pompidou - Paris

El Conde de Torrefiel

Sous nos vies

Dans *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* (*La possibilité qui disparaît face au paysage*), les artistes espagnols Pablo Gisbert et Tanya Beyeler montrent des scènes de vie quotidienne qui se déroulent dans des paysages bucoliques. Une apparente tranquillité qui efface toutes traces de l'Histoire.



Le projet est très simple : montrer des scènes paisibles et courantes de la vie quotidienne dans 10 capitales différentes. "Ce qui nous intéresse c'est la simultanéité des choses, le fait que beaucoup de personnes vivent au fond le même présent, font les mêmes activités d'un endroit du monde à l'autre". Mais pas la même Histoire. Le film *Night on Earth* de Jim Jarmusch les a inspirés. On y voit une Gena Rowlands parcourir plusieurs villes la nuit dans un taxi : Los Angeles, New-York, Paris, Rome, Helsinki. "C'est un peu un tour pour des japonais en Europe pendant 10 jours".

Pablo Gisbert et Tanya Beyeler ne disent rien de chaque ville ; aucune histoire, aucun passé n'est révélé. Seul le nom s'affiche sur l'écran de six mètres de large. Et une voix off, celle de Tanya, raconte une histoire. "Il y a un décalage entre l'image très plastique, naïve que l'on montre et ce qu'on raconte". Le nom de la ville, l'histoire racontée et l'image, sont mixés dans l'imaginaire de la personne qui regarde. "L'impact est dans la réception. La première fois qu'on regarde un paysage, on voit quelque chose de très simple. C'est seulement avec le temps qu'on distingue les strates d'un passé. Et encore, le résultat est très individuel. Chacun y voit des choses

différentes. Si je mets Michel Houellebecq à Paris ce n'est pas tout à fait pareil que Michel Houellebecq à Marseille".

Le nom de Michel Houellebecq n'arrive pas par hasard. Implicitement, le spectacle fait référence à son livre, *La Carte et le territoire*. "Il y a ce qu'on voit, le dessin du territoire et ce qui est invisible, le passé. Ce que montre le spectacle, c'est presque ce que fait Photoshop avec les photos".

Sur scène, un acteur, un danseur, un poète et un musicien articulent cette dichotomie entre la forme et le fond, présent et Histoire, activité et néant. "En parlant avec nos amis, nous nous rendons compte que tout le monde est très stressé. Nous sommes hypers occupés, sollicités par plein d'informations. Mais que faisons-nous en réalité de nos vies, pour quoi travaillons-nous ?"

Hélène Chevrier

■ *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, de Pablo Gisbert et Tanya Beyeler
Centre Pompidou, Place Georges-Pompidou 75004 Paris,
01 44 78 12 33, 3 au 5/11

« UN CHEF-D'ŒUVRE N'EST PAS DE L'IBUPROFÈNE »

Entretien avec EL CONDE DE TORREFIEL

Comment faire pour créer, tout de suite et sans argent ? Pablo Gisbert de la compagnie El Conde de Torrefiel a trouvé la solution : organiser des répétitions sauvages avec des amateurs. Refus du théâtre politique et urgence de reconstruire le 4^e mur : entretien sur le fil avec un Catalan qui affiche la conviction de ses contradictions.

Propos recueillis par Valentine Bonomo

Photographie : Joan Calvet Casajuana, pour *Mouvement*

Quelques heures avant la dernière représentation de *Guerrilla*, Pablo Gisbert et son équipe nous reçoivent sur la terrasse du Beursschouwburg de Bruxelles. Depuis 2010, avec la Suisse Tanya Beyeler, il invente des formes à la croisée du théâtre et de la performance, sous le nom d'El Conde de Torrefiel, une compagnie dont la composition varie au gré des rencontres et des projets. Dans le noyau de ce groupe, vont et viennent musiciens, acteurs, poètes, basketteurs semi-professionnels. Les amateurs, figurants muets et seuls acteurs de cette création présentée au Kunstenfestival, arrivent au compte-goutte à mesure que la conversation se lance. Tout le monde a l'air fatigué. La veille, les spectateurs sortaient sonnés, eux aussi, de cette de cette tragédie en 1 h 30 et trois actes : une conférence, une classe de tai-chi, une rave party ; au-dessus desquels, sur l'écran de surtitrage, défile une succession de récits entremêlés, histoires intimes, histoires mondiales. Portrait d'un monde en route vers l'explosion et le chaos.

Comment percevez-vous les nouveaux mouvements politiques progressistes qui surgissent en Espagne depuis 2011 ?

« C'est très intéressant. Il se passe des choses qui n'existent pas ailleurs. Comment on s'en rend compte ? La qualité des conversations entre les personnes, on respire l'espérance. On retrouve une capacité d'abstraction, on peut imaginer d'autres possibilités. Il faudrait être gonflé pour dire que ce n'est pas le cas. On a perdu la peur.

Pourtant, à l'opposé de cette espérance que vous évoquez, les tableaux de *Guerrilla* sont extrêmement noirs.

« Dans *Grandeur et décadence de la ville de Mahagonny*, une pièce géniale, Bertold Brecht a eu l'intuition du désastre d'Auschwitz, du chaos. Il n'y avait pas lieu de faire une œuvre optimiste, il a fait une œuvre pour dire « *Attention le fascisme arrive* », partout, comme aujourd'hui ! Je crois que *Guerrilla* est liée à cette pièce de Brecht. Elle est très négative, c'est une alerte. À l'époque, six millions de per-

sonnes sont mortes. Aujourd'hui, certaines phrases de mon grand-père me reviennent. Il a été prisonnier durant la guerre civile espagnole et avant de mourir il me disait : « *Ça va partir en couille. Il se passe la même chose que quand j'étais jeune. J'avais 20 ans et j'ai dû aller dans les montagnes, armé, pour me battre. Je n'aurais jamais pensé passer sept ans en prison ni avoir à tuer d'autres Espagnols.* » Nous non plus on ne s'y attend pas. On ne peut pas être optimistes.

Les vrais chefs-d'œuvre de l'art sont absolument tragiques, désespérants, ce ne sont pas des Ibuprofène, pas une fête pour se divertir, prendre du LSD et baiser. L'art est une connexion religieuse avec les choses. Et la religion, ça va avec la mort. Après, dans la vie, nous sommes des gens profondément joyeux et drôles. On ne fait que se marrer mais dans la déconne, il faut ouvrir des espaces pour se poser des questions. Nos pièces marquent ce contraste et sont le contrepoint de notre optimisme.



On retrouve ce contraste dans votre pièce, notamment entre les images et le texte. C'est en confrontant des considérations générales sur un monde plongé dans le chaos, à des images de la vie quotidienne que vous ouvrez cet espace de réflexion ?

« Au final, la pièce ne te laisse pas le temps de penser. Tu n'as même pas besoin de lire les textes qui défilent sur le prompteur : on commence sur un plan intellectuel, la conférence, et on finit sur un plan complètement émotionnel, la musique. Les textes, tu as envie qu'ils s'arrêtent. Aujourd'hui on m'a dit que je devrais raccourcir la pièce. Pourquoi ? Pour qu'elle soit plus commerciale, plus jolie ? Non, au contraire, moi je voudrais la rallonger encore. Les commentaires superficiels me disent : « *Il y a 20 minutes de texte en trop.* » Bien sûr que c'est en trop ! Quand les bombardements commencent, il y a des bombes en trop. Finalement, l'idée c'est : que tu décides d'arrêter de lire ou de continuer à le faire, tu gardes le même goût amer en bouche. Ces mini-histoires sont des attaques, des guérillas. En Espagne, on comprend ce que veut dire le mot « guérilla » : ce sont des subdivisions qui permettent d'attaquer un État supérieur.

Le principe de subdivision vous a-t-il inspiré la séparation de la pièce en trois tableaux ?

« Ce spectacle *Guerrilla*, est la combinaison de plusieurs « guérillas », des étapes de travail, des répétitions qui nous ont ensuite mené à la pièce intitulée *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*. Elles ont été pensées dans différentes villes, Pampe-lune, Bilbao, Manchester et Barcelone. Comment commencer à répéter tout de suite, sans structure, sans argent et sans espace, sans pouvoir s'enfermer deux mois dans une salle de travail, ce qui définit notre situation à Barcelone ? Pendant un an et demi, nous avons invité les gens sur Facebook « *Venez, ce soir il y a un concert* », ou « *Ah ! On va à une conférence* », et on les trompait, parce qu'en fait, c'était une pièce de théâtre à laquelle ils allaient participer. À la session du concert électro, certaines personnes venaient pour danser et d'autres pour les voir danser. Toutes ces guérillas étaient des projets complètement spontanés. On

inventait tout le jour même. À la fin, on a quand même perdu 400 euros, pour vous dire à quel point économiquement c'était bancal. Comme on ne pouvait pas payer les participants, on proposait des échanges. À Barcelone, par exemple, j'ai proposé des cours de dramaturgie et des bières. Certains sont venus simplement pour le contexte. Parce que c'était super : des bières gratuites, de la musique électronique, une pièce à l'Antic Teatre de Barcelone. Puis toutes ces choses qu'on a faites avec nos amis sont devenues une œuvre de Tanya Beleyer et moi.

Ces participants amateurs, vous les présentez comme les spectateurs passifs d'une conférence, quand ils n'empruntent pas un comportement quasi moutonnier dans le cours de tai-chi ou dans la boîte de nuit. Qu'essayez-vous de dire au public par-là ?

« L'idée était surtout de reconstruire le 4^e mur que le théâtre contemporain cherche à détruire depuis les années 1990 – impliquer le public, te parler à toi, à la première personne, le regarder dans les yeux – et ce jusqu'à faire du théâtre participatif, et d'autres trucs bizarres du genre. Le spectateur doit être le témoin de ce qu'il voit. Si tout d'un coup une bombe explose ici à Bruxelles, ou si un accident de voiture se produit, tout le monde regarde. Comme quand il y a une bagarre à l'école : 100 enfants se précipitent pour voir qui est en train de se taper dessus. Nous avons cette nécessité d'être des témoins, et elle s'est perdue ces 15 dernières années. Avec Internet, ça a changé parce que tout le monde s'expose excessivement. Sur Facebook, les blogs, les tumblr, je montre ce que je mange, ce que je chie, mes photos, mes voyages, mes vacances, mes petites copines. Je crois que ça a tué ce théâtre dont je parle. Il faut faire un demi-tour, revenir à la littérature du XIX^e et son narrateur à la 3^e personne. L'autre jour quelqu'un me disait : « *Je ne sais pas ce que pense le narrateur dans la pièce.* » Mais je ne veux pas qu'il pense ! Qu'il devienne un tweet, un post sur Facebook. Je ne veux pas que vous sachiez ce que je pense. Avec El Conde, nous connaissons la tradition européenne du théâtre, et elle nous intéresse, mais il faut avancer, et ça passe par une marche arrière, revenir au 4^e mur. Ne touche pas au

spectateur, ne le touche pas, ne lui dis rien, c'est à lui de s'intéresser. On est en permanence bombardé d'informations, de pubs, de seins, « d'achète-moi ! », partout. Revenons à ne pas toucher les gens, pour rendre tout plus érotique, et moins porno. Le porno c'est ce qui est ici tout de suite, le pénis et le vagin au premier plan. Je ne parle pas de sexe quand je parle d'érotisme, mais de devenir à nouveau des témoins.

Pour revenir à Brecht et au tragique, malgré les textes à charge qui accompagnent les images, pensez-vous que votre travail est plus religieux que politique ?

« L'art n'est pas politique. Je suis contre cette idée. Je n'y crois pas du tout. Cette idée produit beaucoup de merde. La politique est par définition liée au citoyen, à la citoyenneté. L'art c'est « regarde-toi en regardant l'autre ». C'est de l'abstraction alors que la politique, elle, est concrète. L'art tient de la religion. Rien à voir avec la communauté, ce type de trucs. On va voir une œuvre de théâtre pour se retrouver avec soi-même, à travers une histoire. À la messe, il y a des chansons, des histoires, des textes lus, des costumes, de la lumière, comme dans une pièce de théâtre. Les images sont poétiques comme dans la Bible, comme dans le Coran. La charge poétique est individualiste, non politique. L'art est égoïste, égoïste, égoïste. Pour moi qui suis athée, aller voir une pièce de théâtre, ou une forme poétique, est la seule manière que j'ai de me connecter avec une certaine idée de l'âme. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais ça me rappelle à moi-même.

Mais vos thématiques sont...

« Politiques ! (*silence*) Tout est connecté » •

Propos recueillis par Valentine Bonomo

> *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, du 3 au 5 novembre au Centre Pompidou, Paris (Festival d'automne)

> *Guerrilla* a été présentée du 18 au 22 mai à Bruxelles, Belgique (Kunstenfestivaldesarts)